



Monseigneur Pierson

Par Richard AUVRAY.

La petite ville de Saint-Michel de Vologne était plongée dans le deuil et la consternation.

Monseigneur était mort ! Le vide se faisait cruellement sentir. La veuve éplorée - c'est son église qu'il faut entendre - ne voulait point être consolée jusqu'à l'arrivée du nouvel époux. C'est que feu Monseigneur était un maître homme. Il avait trouvé son diocèse dans un pitoyable état. Non que les mœurs y fussent plus mauvaises qu'ailleurs, non que la foi y fût plus chancelante ou que la discipline y fût plus relâchée. Les tribunaux n'étaient pas plus encombrés que ceux des départements voisins ; tous les dimanches, par les froids les plus rigoureux, les gens de la montagne, en masse, descendaient, frayant leur passage à travers la neige amoncelée, le long des pentes, au fond des ravins, et remplissaient les églises. Les curés s'acquittaient de leurs devoirs, se conformaient aux prescriptions liturgiques comme aux règles canoniques, visitaient leurs paroissiens, respectaient l'évêché et ne faisaient guère parler d'eux. Au reste, l'évêque d'alors, Mgr Jacquot, leur donnait l'exemple.

I

C'était un grand et robuste gaillard peu versé en la science des subtilités théologiques ou des hautes chinoiseries politiques. Il abritait dans son cœur la foi du charbonnier. Il avait été bon élève au séminaire, curé parfait dans sa paroisse, grand-vicaire exact et consciencieux. Cette exactitude, qui ne s'était nulle part démentie, l'avait porté toute seule au trône épiscopal du haut duquel il continuait à administrer son diocèse comme sa première paroisse. Il avait la foi robuste, mais si simple en même temps, que cet enfant soumis, qui acceptait sans réflexion toutes les modifications que la volonté du pontife ou les décisions de la sainte congrégation des rites avaient pu faire subir au dogme ou aux cérémonies, avait lu pieusement toutes les encycliques du pontife, qu'il vénérât de l'adoration d'un fils, sans en comprendre l'esprit. Tout aux soins minutieux du culte, à la réglementation de la discipline, à l'examen des dispenses, aux visites pastorales (où il se complaisait surtout, en vieux curé qu'il était), il n'avait eu ni le temps, ni la finesse de s'apercevoir qu'un duel sans merci était engagé. Quelques jeunes prêtres ardents, professeurs de son grand séminaire, essayèrent de le lui remontrer respectueusement. Ils n'en vinrent pas à bout. La phraséologie enveloppée et toujours attendrie du

catholicisme et de la curie lui cachait l'ultimatum et la déclaration de guerre.

« Eh bien ! disait-il, triomphant, au sortir d'une de ces conférences, nous sommes d'accord, la violation du jour du Seigneur, l'abandon du saint sacrifice de la messe, la désertion des églises, voilà tout le mal. Ne l'ai-je pas toujours répété ?

- Mais la cause, la cause Monseigneur ?

- La cause, reprenait-il, comme interloqué d'une question si naïve, ce sont les francs-maçons, ces auxiliaires de Satan voués à son empire ».

La haine de la franc-maçonnerie, c'était le seul point qu'il eut retenu des ardents anathèmes du pontife. C'était là du moins une réalité tangible à laquelle on se pouvait prendre et attaquer ; cela avait un corps. Et toute sa haine de croyant scandalisé s'était concentrée sur cette institution détestée. Il recommandait à ses curés de terrasser cette engeance, d'amener les malheureux à résipiscence. Lui-même les foudroyait dans ses mandements. Il fulminait bien aussi contre les mauvaises doctrines ; mais il ne spécifiait pas, et ce mot ne présentait pas à son esprit de sens bien précis, si ce n'est peut-être celui de doctrines maçonniques. Ses foudres, au reste, ne résonnaient guère que sous les voûtes de sa cathédrale. Il n'avait donc eu que peu d'occasions de se faire des ennemis ou de se créer des difficultés. Le gouvernement impérial en avait fait honneur à son esprit de conciliation et l'avait bombardé à un siège primatial. Fâcheux calcul, car l'homme qui convenait à merveille au petit évêché d'une contrée montagnaise, fut dépaysé dans une grande ville ; débordé par son clergé, méprisé des laïques, il ne fut qu'une source d'embarras pour le gouvernement qui l'avait nommé.

II

Le prélat qui lui avait succédé et que l'on pleurait tant était trempé d'une autre sorte. Le robuste et vigoureux paysan avait été remplacé par un gentilhomme souffreteux, maigre et d'aspect débile. La foi du charbonnier lui semblait bonne pour le charbonnier tout au plus. Quant à la foi de son clergé,

La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère ?

Il fallut agir et au plus tôt. Les curés s'éveillèrent de leur torpeur et s'aperçurent qu'ils avaient changé de maître. Monseigneur n'avait pas été curé ; cela se voyait de reste : d'abord à sa rigueur sur le chapitre des fonctions curiales, ensuite à ce que l'évêché se mit à ressembler à tout, à un ministère même, plutôt qu'à une cure. Non seulement Monseigneur n'avait pas été curé, mais il n'était pas très vieux dans les ordres. Il n'avait quitté, non le monde, mais la vie laïque que tard et après avoir élevé un roi. Il apportait à l'évêché d'autres soucis que des préoccupations liturgiques. Il savait qu'il existait de par le monde, pour le catholicisme, des ennemis plus dangereux - encore que moins bruyants et moins hostiles -, que les francs-

maçons ; et il s'était donné pour mission de les combattre dans la mesure de ses forces. Ce professeur avait lu le *Syllabus* et en avait établi la glose à son usage personnel. Dans sa vie de cour, il avait appris à connaître et à employer d'autres armes que les mandements et les anathèmes. Dans les plis de sa soutane violette il n'y avait rien à choisir : il n'apportait que la guerre. Son clergé serait son régiment.

Les braves curés qui s'étaient jusqu'alors contentés de dîner chez leurs paroissiens, sans regarder plus loin et sans se préoccuper d'autre chose que de mesurer leur appétit au menu, durent désormais réchauffer le zèle des tièdes et remporter quelque aumône ou quelque souscription. Ils ne qu'étaient pas seulement au château ; les liards de la chaumière ne valaient-ils pas, en fin de compte, autant que le louis du châtelain, plus prodigue de ses protestations et de ses démarches que de son argent ; n'était-il pas écrit, du reste, que le denier de la veuve valait un prix inappréciable ? Mais ce ne fut pas tout ; les pauvres curés durent s'époumoner à souffler le feu, trotter toute la journée et remuer toute la paroisse. Ils le faisaient du reste en toute sécurité. Monseigneur ne les abandonnait jamais, et si l'un d'eux avait été trop loin, si ses foudres étaient tombées sur un récalcitrant, si des plaintes étaient formulées, Monseigneur n'en tenait aucun compte, si ce n'est pour féliciter « son cher curé ». Et puis il entretenait leur zèle par des retraites où les sujets d'instructions et de méditations étaient choisis comme il fallait. Il montra bientôt comment on devait mériter sa faveur et comment on encourait sa colère. Certaines disgrâces éclatantes infligées à quelques prêtres restés calmes au milieu de l'agitation du diocèse, donnèrent un salutaire exemple et bientôt tous les curés furent selon le cœur de Monseigneur. Ils ne firent du reste pas grande résistance. L'évêque était de si bonne foi, la passion qui l'enflammait était si ardente que l'incendie se communiquait à tous ceux qui l'approchaient. Ils marchaient non pas seulement parce que c'était leur cause qu'ils défendaient (les mille incidents de la vie journalière où leur amour-propre était souvent froissé, c'était l'huile jetée sur le feu et qui le ranime), mais ce feu avait été allumé chez eux, comme chez leur évêque, par l'ardeur de la foi. Ils marchaient, poussés par ce sentiment plus fort que la foi elle-même, l'impuissance à comprendre, malgré les faits de tous les jours, une société autre que celle dont on leur avait tracé les cadres au séminaire.

L'évêque ne se ménageait pas non plus. Son activité était prodigieuse ; il entreprenait tout à la fois, toujours souffrant il n'osait compter sur le lendemain et ne voulait pas partir sans avoir terminé son œuvre. Aussi, loin d'imiter son prédécesseur, il laissait à ses vicaires l'administration proprement dite du diocèse ; tous ses instants étaient pris. Il avait bâti un collège pour y installer la compagnie de Jésus afin de tuer le collège universitaire de sa ville épiscopale. Il avait agrandi le cercle catholique, fondé en cent paroisses des écoles chrétiennes libres. Il les faisait naître pour ainsi dire à plaisir, car c'était un homme de lutte ; il provoquait, en plein empire, les laïcisations. N'avait-il pas défendu à la supérieure de la Doctrine Chrétienne de donner dans son diocèse des sœurs munies du brevet ? Il voulait forcer les communes à accepter les lettres d'obédience et considérait toute autre exigence comme une injure à l'autorité ecclésiastique qui avait donné l'autorisation d'enseigner.

Tout cela n'était encore que la partie la moins importante de son œuvre. Certes il aimait son clergé et il avait su le dresser. Mais ce prêtre, si croyant, si attaché qu'il fût à ses devoirs sacerdotaux, était gentilhomme et n'était pas né prêtre. Il avait conservé l'esprit de caste et, sur le trône épiscopal, sans s'en douter, il restait laïque. Aussi donna-t-il tous ses soins et toute sa prédilection à l'organisation du parti.

Mais quand pendant seize ans un parti s'est réfugié dans l'abstention systématique, il sait encore fronder, il ne sait plus agir. Heureusement pour l'évêque la noblesse montagnarde de son diocèse était pauvre. Elle n'avait pu, par suite, boudier avec autant de constance que la noblesse du centre ou de l'ouest. Elle était en grande partie composée de gens qui avaient été peu ou prou fonctionnaires, c'est-à-dire qui savaient ce qu'est un gouvernement et les moyens de le combattre, capables de discipline et, qualité plus importante encore, habitués à chercher dans la vie un autre intérêt que la chasse et la vie de château. Enfin il y avait les roturiers que leur vanité, leur intérêt, leurs traditions ou leurs convictions liaient à la noblesse. Tout cela avait jusqu'alors vécu par petits groupes locaux, l'évêque se proposa de les grouper autour de lui et il y réussit.

Il était lui-même de vieille noblesse Lorraine. Un de ses ancêtres, Philippe, avait, au XVIII^e siècle, été évêque de Metz et seigneur de Saint-Michel. Il avait, il est vrai, été déposé par le pape, pour raison de simonie, à la requête du comte de Bar, qui après avoir fait les frais de l'élection n'en avait pas tiré tout le profit qu'il en attendait. A la distance de six siècles, ce n'était qu'honorable pour ses descendants et Monseigneur exerçait par là un grand prestige sur les gens de sa caste et leurs affiliés.

Le prélat vivait avec sa mère à qui ses soixante-dix ans n'avaient rien enlevé de son activité. Mme la baronne de Floranges fut à son fils une utile auxiliaire. Elle transforma l'évêché. Le prédécesseur lui avait donné l'aspect et le ton de la confortable cure d'une riche paroisse. Les tapissiers s'en emparèrent et, sous la surveillance et la direction de la vieille douairière, lui rendirent son ancien caractère.

C'était une grande bâtisse du commencement du XVIII^e siècle, que le Chapitre avait fait construire pour remplacer l'ancien couvent fortifié du XIII^e siècle, dont l'enceinte, les tours et les logis furent rasés. Depuis longtemps déjà les chanoines n'habitaient plus le vieux moutier, ils avaient chacun leur maison en ville. Pourtant, ils étaient bien forcés de se rendre encore parfois, pour délibérer en monastère capitulairement, pour recevoir les hauts personnages qui les venaient visiter, le duc et sa cour ou Monseigneur l'évêque de Toul dont ils dépendaient au spirituel. Ils étaient honteux de recevoir si misérablement ces seigneurs et de leur donner d'eux une si pauvre idée. Ce qui acheva de les déterminer, c'est qu'un abbé, leur voisin, s'était fait construire un palais au goût du jour et qu'à la dernière visite du duc, ce prince s'était raillé d'eux et de leur avarice.

Mme de Floranges avait donc à disposer de l'œuvre des chanoines. Elle avait été exécutée précisément en vue de réceptions solennelles. La décoration extérieure n'avait pas beaucoup préoccupé l'architecte. Il semblait s'être inspiré des mornes façades du Louvre de Louis XIV. C'était un long bâtiment nu, au toit surbaissé et caché derrière de lourdes

balustrades. L'ordonnance monotone n'en était rompue que par trois petits frontons, sans décoration, l'un au centre, les autres aux deux bouts. Les fenêtres du rez-de-chaussée qui éclairaient les pièces de réception étaient de hautes portes aux baies amorties en plein cintre. Les baies du premier étage étaient rectangulaires, celles du second étage, carrées ; un perron bas de trois marches, sans plus, régnait tout le long de l'édifice.

Cela était fort laid et pourtant, par la masse, faisait effet sur bien des gens. Dans tous les cas, ce bâtiment répondait entièrement aux désirs de l'évêque. Bien isolé aux côtés de la cathédrale, il se présentait aux regards de telle sorte que chacune des réceptions du prélat fût une manifestation à faire rentrer sous terre le préfet confiné en un bijou de petit hôtel Renaissance, dans un quartier perdu et masqué par d'affreuses bâtisses modernes construites pour loger les bureaux.

A l'intérieur de l'évêché, les pièces étaient immenses, ornées de belles boiseries. C'était à merveille pour les jours de cérémonie ; il fallait acheter cette satisfaction par des ennuis de tous les jours. Les pièces étaient si vastes qu'on ne pouvait les chauffer. De perfides courants d'air se coulaient sous les portes pour vous geler les jambes. Mgr Jacquot avait sans plus de scrupule, abandonné ces appartements grandioses mais mortels, et avait établi ses bureaux et ses logements dans les petites chambres basses du deuxième étage. Les salons ne s'ouvraient jamais. Mgr de Floranges ne l'avait point entendu ainsi. Non seulement il avait rouvert le grand salon inauguré par le duc Léopold, mais il avait établi son cabinet dans l'ancienne salle capitulaire. En vain il l'avait coupée à l'aide de paravents habilement distribués ; il n'arriva jamais à se garantir du froid, ni des vents coulis et les rhumatismes dont il souffrait depuis longtemps déjà s'aggravèrent. On ne put cependant le décider à se transporter ailleurs. Il avait la conscience du chef de parti et il se rendait compte que c'est par de petits moyens que l'on mène les hommes. Et il avait grand air, petit, souffreteux, grelottant dans cette immense pièce en compagnie des portraits de plusieurs générations de Floranges. Cet aspect seul, autant que le ton sec et froid de Monseigneur, faisait trembler les curés ; quelques mots de remontrances achevaient vite de les assouplir. Ce même aspect inspirait d'avance la sympathie aux nobles, et flattait d'un orgueil intense les roturiers, soldats du parti. De même, par tradition, autant que par calcul, tous les soirs, Monseigneur, qui déjeunait toujours seul avec sa mère, tenait table ouverte. Le repas était d'une frugalité monacale, mais servi avec luxe sur la vaisselle plate des Floranges par les deux valets de l'évêque. Madame mère y présidait ; tout le personnel ecclésiastique de l'évêché était tenu d'y assister et, chaque jour, un ou deux laïques y étaient priés. On n'était reçu qu'en frac.

C'était là la vie journalière ; elle se répétait chaque jour sans préjudice des grandes réceptions qui agitaient Saint-Michel pendant huit jours, et troublait, pendant toute une soirée, le calme de ses rues, où les voitures dansaient sur les pavés inégaux. Au premier de ses grands jours, l'évêque s'était donné le plaisir d'inviter le préfet. Il l'avait comblé de prévenances, accompagné presque toute la soirée. La vieille baronne avait été charmante pour le représentant du gouvernement, mais, malgré tout, le grand fonctionnaire s'était senti si isolé, si méprisé par les hôtes de l'évêque (que les égards dus à leur amphitryon empêchaient à peine de manifester leurs sentiments hostiles), qu'il s'était juré qu'on ne l'y reprendrait plus. Un

certain parti, celui des libéraux ralliés à l'empire, lui avait, d'ailleurs, fait un crime de sa condescendance, et depuis lors, toujours invité, il trouvait à chaque fois une nouvelle excuse. Les fonctionnaires, se guidant sur la conduite du préfet, s'abstenaient comme lui, et le prélat put ainsi, sans se départir d'une attitude correcte, tenir en son palais les grandes assises du parti.

Grâce à tous ces moyens il était parvenu à l'organiser et à le mobiliser. Il obtenait de ses adeptes des sacrifices sans cesse répétés. Il frappait sans relâche à la porte de leur caisse pour le denier de saint-Pierre, pour les écoles chrétiennes, pour son collège, et, la porte s'ouvrait toujours.

Il leur avait demandé et il avait obtenu un sacrifice plus grand encore, celui de renoncer à leur oisiveté ; ils avaient consenti à faire partie de comités, à rédiger des rapports, à écrire une volumineuse correspondance, à entendre des conférences, à s'occuper de leurs paysans ou de leurs ouvriers.

Non que Monseigneur eût l'âme tendre, ni pitoyable, ce n'était point un de Mun. Le socialisme chrétien lui semblait même un danger pour le catholicisme conservateur, dont il se croyait le défenseur, et, si les circonstances l'avaient permis, l'évêque aurait combattu et aurait montré avec l'autorité des puissances établies, que, fatalement, cette préoccupation des masses devait amener au gouvernement démocratique de l'Église, dont l'esprit doit demeurer essentiellement aristocratique pour rester la grande force conservatrice. Mais pour l'instant il ne s'agissait pas d'affaiblir le parti et de déchirer le voile d'union par des querelles de secte, il fallait séduire la masse ; après le triomphe, les vainqueurs en reviendraient à la simple charité individuelle et l'on rappellerait aux dolents que l'homme est sur terre pour expier et souffrir et que la misère est d'institution divine.

Mgr de Floranges savait trop ce que peut l'organisation pour ne pas la craindre. Il n'en poussait pas moins pour le moment à la fondation de cercles ouvriers, il s'efforçait même d'en créer dans les campagnes, et les châtelains du voisinage quittaient la chasse pour surveiller les travaux d'installation ; ils s'agitaient, couraient les campagnes, afin de mener à bien leurs entreprises.

Les plus intrépides étaient encore les femmes. Monseigneur ressentait pour la femme, cet auxiliaire du démon, auteur de l'œuvre de perdition, la haine et le mépris théoriques du prêtre catholique, mais homme du monde il se plaisait dans sa société. D'ailleurs ce tacticien savait, comme les autres prêtres, que cet être irrationnel et personnel, était par cela même un précieux instrument, et particulièrement en notre siècle, l'instrument du catholicisme. Mgr Jacquot, dans sa foi naïve, avait déjà propagé dans son diocèse le culte, aux allures matérialistes, des petites pratiques, des agenouillements, des signes extérieurs, des reliques, des objets bénits, des prières à haute voix. Son successeur n'eut garde de rompre avec ces habitudes, mais, pour en tirer meilleur parti, il les anima. Il prêcha plusieurs retraites aux femmes de Saint-Michel et, dans des sermons éloquentes, attendris, il expliqua le symbolisme, le sens secret de toutes ces pratiques ; il alluma ainsi dans l'âme de ses sœurs la flamme brûlante du mysticisme, non du mysticisme éthéré grâce auquel franchissant d'un coup

d'aile le monde matériel, l'âme détachée de tout lien charnel va se fondre au sein de Dieu ; mais de ce mysticisme bas et servile, réduit à copier l'amour de Dieu sur l'amour de l'homme incapable de concevoir Dieu hors des apparences de la matière.

Les femmes s'enflammèrent à ce feu ; plus ardentes que les hommes elles les entraînaient avec elles dans les voies de l'action et Monseigneur, entretenant ce zèle, les mêlait à tous les comités. Il fonda pour elles des œuvres spéciales, organisa toutes les associations de femmes que l'imagination féconde du catholicisme a pu inventer : œuvre de la Bonne Mort, œuvre de la Croix, œuvre des Mères Chrétiennes, archiconfrérie du Très-Saint-Sacrement, etc. De toutes ces associations, Mme de Floranges était la présidente d'honneur ; mais les bureaux restaient tout entiers à ces dames.

Non content de fournir aux femmes de quoi remplir le vide de leur frivole existence, l'évêque tenait en réserve un moyen d'émulation plus puissant encore. Il consentit à diriger deux ou trois de ces dames, les plus titrées ou les plus ferventes. Pour obtenir d'augmenter le nombre des privilégiées, toutes auraient passé à travers les flammes de l'enfer.

C'était bien vraiment un diocèse modèle qu'avait pétri le prélat ; tout allait au doigt et à l'œil de l'évêque. Tout le monde était sous les armes ; c'était un camp bien gardé et dont les sentinelles ne s'endormaient pas. On ne devait pas tarder à recueillir le fruit de cette activité et de cette vigilance ; on l'escomptait déjà, quand une nouvelle terrifiante vint jeter l'alarme. Monseigneur était mort. Il était mort subitement, emporté par la rupture d'un anévrisme.

L'armée de Turenne fut moins désolée quand un boulet imbécile vint tuer le grand homme de guerre à la veille de la victoire. Du moins, il ne fallait pas perdre le fruit de tant de travaux, et, sous un chef digne du défunt, il fallait marcher à l'ennemi. On apprit que Mgr de Floranges avait exprimé le vœu de voir le supérieur du grand séminaire lui succéder. Il avait même, en homme prévoyant, déjà travaillé pour lui et en avait parlé à l'Empereur lui-même. Mais le préfet prit alors sa revanche ; il partit pour Paris, déclara au ministre qu'il ne répondait plus des élections et le candidat de l'évêché fut écarté. Ce fut un coup sensible. Il fallut en parer un plus sensible encore. Le bruit se répandit que, pour échapper à l'embarras d'une nomination délicate et pour rallier quelques libéraux de plus, on proposait au gouvernement de supprimer le diocèse de Saint-Michel, qui n'était pas concordataire. Ç'eût été un désastre. Les femmes surtout furent atterrées. Quoi, plus de pompes épiscopales, plus de draperies violettes, plus de prélat bénissant les enfants par les rues ; un simple curé. Et les œuvres ? Qui les entretiendrait ? Du reste, on le savait, dans le diocèse voisin, Mgr Adhémar avait drainé toutes les ressources du parti pour bâtir des églises. Le désespoir fut si violent et l'orgueil local si vivement surexcité, qu'il franchit les bornes du parti et le secours lui vint d'où l'on ne pouvait l'attendre. La municipalité libérale protesta contre ce qu'elle appelait une déchéance, et le préfet repartit pour Paris déclarant de nouveau « qu'il ne répondait pas des élections ». L'intérêt supérieur de la dynastie exigeant la présence d'un évêque à Saint-Michel, le *Moniteur* enregistra un beau jour la nomination de l'abbé Pierson.

III

Mais qu'était-ce que l'abbé Pierson ? Il n'était connu de personne. Ce n'était pas un prélat, ce n'était pas un de ces prédicateurs célèbres et nomades qui font leur tour de France en colportant des retraites. On se renseigna et l'on apprit que le nouvel évêque était professeur de théologie à la Faculté de Paris et qu'il n'avait jamais voulu prêcher qu'à la Sorbonne. Ces renseignements étaient trop peu circonstanciés pour permettre une appréciation, on en demanda d'autres et l'on apprit que le jeune professeur avait publié plusieurs ouvrages sur des sujets d'histoire sacrée, dont les savants faisaient le plus grand cas, tant au point de vue du fond qu'au point de vue de la forme, qu'il ne tenait qu'au nouvel évêque d'entrer, quand il le voudrait, à la petite Académie, peut-être même à la grande. C'était là, somme toute, une bonne note, malgré la méfiance instinctive qu'inspire toujours aux bonnes âmes le livre qui n'est pas purement d'édification. Au reste, ils avaient tant besoin d'adorer leur évêque qu'ils étaient tout prêts à l'admirer de confiance ; les familles nobles regrettaient seulement, au fond du cœur, qu'il ne fût pas né.

Mgr Pierson arriva presque incognito. Il ne s'annonça que la veille de son arrivée, il fut donc impossible de convoquer le ban et l'arrière-ban et de lui faire la réception qu'on aurait voulu. Pourtant les fidèles de Saint-Michel se rendirent individuellement à la gare pour apercevoir leur nouveau pasteur. Ils eurent quelque peine à le distinguer, car il était enveloppé dans une longue douillette qui laissait à peine apercevoir le bord de la soutane violette, et son chapeau était garni non de la torsade d'or mais d'un timide galon violet. Il avait sauté avec vivacité et cherchait d'un air affairé la sortie de la gare. Le personnel ecclésiastique de l'évêché se précipita et l'entoura. Il salua, prononça quelques brèves paroles sans animation, sortit, monta en voiture et partit pour l'évêché. Le public, désappointé, se communiquait ses impressions. On remarquait qu'il n'était ni plus grand, ni mieux portant que feu Monseigneur. Il était, en effet, fort maigre ; sa figure ascétique se creusait aux joues et faisait saillir les pommettes ; mais cette tête osseuse et d'une teinte mate de cire était animée par des yeux noirs d'une vivacité et d'une profondeur saisissantes, ombragés par d'épais sourcils noirs qui contrastaient avec les cheveux déjà grisonnants : le regard de la vie éclairant la face de la mort, frappante personnification d'une sublime religion qui tue la chair pour émanciper l'esprit et verser en lui une vie plus intense. Mais ces traits expressifs, qu'on retrouve parfois dans les portraits des primitifs allemands, n'étaient pas pour frapper des gens tout confits dans la dignité et l'orgueil. On se dit qu'il avait l'air moins grand seigneur que son prédécesseur, et l'on commenta beaucoup ce fait, qu'avant de monter en voiture, malgré la foule qui regardait et les enfants qui l'entouraient, le prélat n'avait pas donné de bénédiction. Ce n'était pas encore une mauvaise impression, mais la bonne impression restait suspendue. Mgr Pierson allait s'apercevoir que le rôle de successeur est dangereux à tenir.

Le jour même, les bureaux des divers comités des deux sexes vinrent assurer Monseigneur de leur dévouement. Ils ne furent pas reçus ;

Monseigneur, très fatigué de son voyage, désirait se reposer. Toute la semaine qui suivit, la porte du palais épiscopal, assiégée, resta impitoyablement fermée. Monseigneur travaillait avec les grands vicaires capitulaires et se mettait au courant des intérêts du diocèse.

Cette clôture obstinée irritait la curiosité et l'on colportait avec agitation par les salons les racontars des ecclésiastiques admis à l'évêché et eux-mêmes tout désorientés. Monseigneur répudiant les traditions de M. de Floranges abandonnait son cabinet et les grands appartements. Comme Mgr Jacquot, il installait l'évêché au deuxième étage ; la place faisant un peu défaut, il envoyait son vicaire général loger au grand séminaire. Quant à lui, il avait découvert dans le superbe et mystérieux jardin contigu à l'évêché, et qui s'étendait derrière le vieux cloître, un pavillon abandonné. C'était là qu'il avait ordonné d'établir son cabinet et qu'il se préparait à loger ses chers amis (c'était ses livres qu'il appelait ainsi), dès que les menuisiers lui auraient cloué des rayons. Car il avait éprouvé une déception en arrivant, ses prédécesseurs n'avaient point formé de bibliothèque à l'évêché, ou insignifiante ; ils ne lisaient pas : le vieux curé jugeait la lecture inutile et l'ancien précepteur l'estimait dangereuse.

Tandis que les ouvriers achevaient d'établir et de passer au brou de noix les planches de bois blanc qui devaient constituer le seul ornement du cabinet épiscopal, l'évêque traînait à sa suite dans une promenade rapide, sous les majestueux ombrages qui jadis avaient abrité les anciens chanoines, son vicaire général essoufflé et se faisait exposer la situation du diocèse. La pluie même n'entravait pas cette course quotidienne ; elle en modifiait seulement la carrière et c'étaient les dalles du vieux cloître que le prélat arpentait de son pas rapide, s'arrêtant parfois brusquement pour étudier avec curiosité une pierre tombale moins usée que les autres. Quelquefois aussi, prenant en pitié son interlocuteur épuisé, il escaladait rapidement les quelques marches qui donnaient accès à une petite chaire de pierre ouverte sur le cloître ; les deux prêtres s'asseyaient sur le rebord de la chaire et continuaient leur entretien. L'évêque posait quelques brèves questions, faisait quelques observations plus brèves encore ; le plus souvent il se taisait ; le grand vicaire développait longuement, en phrases attardées par les formules de respect, les traditions laissées par feu Sa Grandeur.

Mgr Pierson congédiait enfin son interlocuteur et continuait à se promener en rêvant ou en lisant. Il entra ensuite dans la petite église qui flanque le cloître à l'opposé de la cathédrale. Là, seul, dans la chapelle toujours déserte, sous la lourde et simple voûte romane, il se prosternait devant le Dieu qu'il aimait et dont il adorait les œuvres et, dans des élévations d'âme, qu'il prolongeait des heures entières, il suppliait ce Dieu de vérité de ne jamais lui retirer sa lumière et de lui continuer la force de conformer sa conduite aux vues de la raison divine.

Enfin, le deuxième dimanche après son arrivée, Mgr Pierson monta en chaire. Il se fit dans la cathédrale un grand mouvement et un grand bruit, car plus était grande la curiosité de ces dames, exaspérée par quinze jours d'attente, plus elles avaient peine à contenir leurs mouvements de nerveuse impatience. L'évêque, promenant sur cette assemblée profane son regard pénétrant, attendit que le silence se rétablît. La curiosité fut encore une fois déçue. D'une voix basse (qu'on entendait pourtant dans la petite

cathédrale), comme pour bien marquer qu'il ne voulait prononcer que des paroles d'un caractère tout intime, et en une allocution très brève, « il remercia le très saint Père de tous les fidèles dont l'indulgente confiance avait bien voulu l'appeler, lui indigne, à la tête de cette église. Sa foi inébranlable au Dieu de toute bonté, de toute justice et de toute vérité, lui faisait espérer qu'il serait soutenu par le secours divin pour supporter la lourde tâche qu'il avait acceptée. Il suppliait ses frères et ses sœurs de joindre leurs prières aux siennes et de demander pour lui qu'il pût marcher sans erreur dans la voie droite du Seigneur. Et il termina en appelant sur son diocèse les bénédictions et les dons du Ciel et notamment, ce don si nécessaire aux jours de persécution, la paix des cœurs vraiment chrétiens ».

Cette simplicité ne fut pas du goût des catholiques de Saint-Michel. Où était l'emphase lyrique et mystique de feu Mgr de Floranges et la voix terrifiante dont il poursuivait l'impie ou l'indifférent, menaçait le fidèle tiède ou négligent de la colère de Dieu offensé et des horreurs des peines éternelles ? Pourtant, si Mgr Pierson s'était fait une réputation d'écrivain élégant, il fallait bien le croire grand orateur ; il n'avait pas donné sa mesure, pensait-on, il ne s'était pas donné la peine de préparer son allocution. On fut un peu froissé à Saint-Michel de cette négligence. Une autre question, d'ailleurs, se posait et autrement grave. Qu'entendait-il par la paix des cœurs vraiment chrétiens ? Avait-il voulu désavouer le prélat vénéré dont il occupait le siège ? Blâmait-il l'attitude des fidèles du diocèse ? L'évêché était enfin ouvert, on ne tarderait pas à savoir ce qu'il fallait penser.

Les visiteurs ne furent pas favorablement impressionnés. Monseigneur était visiblement ennuyé par ce flot d'importuns. Naturellement taciturne, il répondait par monosyllabes aux innombrables questions, protestations et déclarations de ses interlocuteurs. Quelques femmes de noble extraction eurent la naïveté de croire à de la timidité et voulurent à la fois le mettre à l'aise et lui donner des conseils. Un regard de son œil noir, pétillant de malice, les avertit de ne pas insister. L'une d'elles, à la fois très myope et très étourdie, ne sut pas saisir ce regard. Le prélat, se levant avec une dignité hautaine qu'eût pu lui envier Mgr de Floranges, fit comprendre que l'audience était finie. Deux ou trois leçons de cette nature délivrèrent le prélat des importunités, mais froissèrent douloureusement plusieurs familles dévouées à l'évêché.

Les directeurs d'œuvres n'eurent pas lieu de se féliciter. Monseigneur n'était pas riche. On ne pouvait lui en faire un crime ; mais on ne pouvait non plus nier que ce ne fût profondément regrettable. Non seulement il n'était pas riche, mais il prétendait réserver toutes les ressources dont il pouvait disposer aux œuvres de bienfaisance. Bref, son attitude parut tellement inquiétante aux plus ardents du parti qu'ils jugèrent nécessaire de renouveler et d'approfondir l'enquête sur les origines et les antécédents de leur évêque.

Les résultats de cette enquête furent encore plus alarmants, car voici ce qu'ils apprirent. L'abbé Pierson était un nourrisson de l'Université, brillant élève du lycée de Nancy, puis de l'École Normale. C'était là tout ce qu'ils retenaient de leur enquête, parce que cela leur semblait

particulièrement effrayant. Mais s'ils avaient su toute l'histoire de l'évêque ils auraient été bien plus scandalisés.

Georges Pierson était le fils de pauvres gens de la commune de Dabo. Son père était bûcheron et, jusqu'à l'âge de douze ans, Georges avait passé la plus grande partie de sa vie dans les grands bois de cette partie des Vosges forestières. Il dormait sous la hutte basse et enfumée et, de très bonne heure, aida son père autant que ses petites jambes et ses petits bras le lui permettaient, c'est-à-dire qu'ils faisait l'office de messenger entre la coupe et le village. Dans cette vie libre et sauvage, il avait puisé l'amour des bois et des arbres qui lui avait fait placer son cabinet au milieu du jardin de l'évêché. A douze ans, il avait perdu coup sur coup son père, écrasé par la chute d'un chêne, et sa mère, enlevée par une fluxion de poitrine. Il n'avait pas un parent. Le vieux curé, qui pendant les rares semaines que l'enfant passait, tous les ans, au village, lui avait appris à lire, à écrire et à compter, recueillit le pauvre petit abandonné et l'éleva.

Ce brave homme était curé de Dabo depuis un ou deux ans, en 1789 ; il était l'ami du curé d'Emberménil, bien que celui-ci fût un peu plus âgé ; comme lui il appartenait au clergé altéré de réformes, tant il avait vu de misères en la durée de son court ministère ; il suivit donc de tous ses vœux et la Révolution et la carrière de son ami. Mais il ne tarda pas à s'en séparer lors de l'application de la constitution civile du clergé. Il refusa de prêter serment ; pourtant, il demeura dans sa paroisse, soutenu par la population et par la municipalité elle-même. Il ne fut obligé de se cacher que pendant la période la plus sanglante de la Terreur. Il reparut aussitôt après et ne quitta plus sa paroisse. Il était resté attaché aux principes de la Révolution, malgré ses excès, et à Grégoire, malgré ses erreurs, et, lorsque mourut l'évêque de Blois, laissant anonymement, à l'aide d'un fidèle commis, sa fortune à l'Hôtel-Dieu de son ancienne ville épiscopale, il avait recommandé de mettre à part vingt-cinq mille francs et de les envoyer à son ami de Dabo. Cette fortune venait d'arriver au bon curé quand le petit Georges devint orphelin. Il crut n'en pouvoir faire meilleur usage qu'en en consacrant une partie à donner la pâture au pauvre oiselet tombé du nid.

Cela rajeunissait le vieux prêtre de toute sa vie d'avoir à s'occuper d'un Émile. Et ce fut bien un Émile, car l'enfant était attaché passionnément à son bienfaiteur et l'on ne voyait guère le vieillard sans l'enfant, l'enfant sans le vieillard. Georges ne courait pas avec les enfants de son âge et le curé n'eut pas à se préoccuper d'écarter de lui le danger des mauvaises compagnies. Sa grande récréation, une fois ses devoirs terminés, c'était d'aider son ami dans les mille cérémonies du culte. Il fut le seul enfant de chœur de l'église de Dabo (le pauvre curé avait toujours eu, jusque-là, beaucoup de peine à s'en procurer un ou deux de rencontre, vu les besoins des parents). Mais le grand bonheur pour l'enfant c'était d'accompagner son maître dans les courses parfois lointaines qu'il faisait souvent, soit pour visiter un malade ou un pauvre dans quelque écart de sa vaste paroisse, soit pour le plaisir de ses yeux et de son esprit.

Ce jour-là, le curé prenait sa grosse canne et criait : « Allons, mon Georges, l'école ! » C'était en effet l'école, l'école buissonnière qu'ils allaient faire tous les deux. Et quelles leçons que celles du vieux maître. Il parlait avec une abondance, une chaleur de cœur, une tendresse débordante, il

atteignait tous les sujets, plus justement il pensait tout haut. Que tout cela fût bien à la portée du gamin, qui trottinait pour suivre ses grandes enjambées, il savait bien que non. Mais il se disait avec effroi : « Je n'ai que peu de temps pour faire mon œuvre. Qui sait ce que Dieu me réserve de jours. Semons toujours le grain à la volée, les oiseaux du ciel ne mangeront pas tout ».

Et il s'interrompait pour dire : « Comprends-tu, mon Georges ? »

Et Georges répondait avec assurance : « Oui, mon ami ».

Mais le vieux avait raison : si Georges ne comprenait pas, il retenait et, ce qu'il ne comprenait pas, il le comprit plus tard.

Ils allaient sous les grands hêtres, arbres vivants, où les oiseaux habillent leurs joyeuses chansons, sous les sapins aux fûts blancs et lisses, royaume silencieux où la mousse et le tapis d'aiguilles rendent les pas muets, où susurre en notes ténues l'hymne vibrant et bourdonnant des insectes de l'air.

« Admire, mon Georges, disait le vieux curé, en contenant sa voix d'ordinaire éclatante, admire le temple de Dieu. Il en a de plus saints, il n'en a pas de plus beau. J'ai servi dans ce temple, continuait-il avec exaltation, sous ces voûtes altières, j'ai célébré les saints mystères. Les temps étaient sombres, les jours sanglants. Les sacrifices d'aujourd'hui sont-ils aussi agréables à Dieu que ceux-là dont l'encens montait à lui sur l'aile des nuages ? Où est la foi des mauvais jours ? Jésus triomphe sur la croix, l'Église triomphe quand on la persécute. Autel de la nature, merveille de mon Dieu qui t'a édifiée pour abriter sa créature, c'est agenouillé sur tes degrés que l'homme exhale les sentiments d'une âme reconnaissante et les verse dans le sein du divin Créateur ». Et il poursuivait une improvisation enflammée, où ce témoin du XVIII^e siècle, ce lecteur de Rousseau, proclamait la foi du vicaire savoyard, rendue plus vigoureuse et plus ardente par la précision et la netteté d'une doctrine devant laquelle son cœur avait courbé sa raison, et par l'amour tendre et respectueux qui l'animait pour la personne du Dieu chrétien.

Puis, arrivé à travers les éboulis des roches couverts de mousse, enchevêtrés de ronces, au sommet d'une montagne voisine, ses pensées changeaient de cours à l'aspect d'une vaste plateforme de rocher qui écrasait une colline dénudée.

« Vois, mon Georges, que reste-t-il de la puissante maison de Dabo ? Rien que le souvenir. Leur race fut une des plus puissantes qui soient sorties de notre féconde terre lorraine ; de cette souche robuste s'est élancé un rejeton plus illustre que les autres, Brunon de Dabo, évêque de Toul, s'est assis sur le trône de Saint-Pierre. Nos ducs ont recherché leur alliance. Mais la main de Dieu s'est étendue sur eux, l'arbre s'est desséché, n'a plus porté de fruits. Leur orgueilleuse demeure a passé à une autre maison et cette demeure elle-même est partie en poussière. Quels crimes avaient-ils commis, ces puissants comtes, pour mériter que la colère de Dieu s'acharnât ainsi sur eux ? Qui le dira ? Les derniers, peut-être, payaient pour leurs ancêtres. Les pères avaient commis l'œuvre de violence, les

enfants en avaient joui sans s'inquiéter. Ne l'oublie pas, mon Georges, nous péchons autant par omission que par action ; manquer une occasion de faire le bien, c'est se rendre complice du mal. Jouir du fruit du passé, sans expier le passé, c'est prendre sur ses épaules le poids écrasant des lointaines fautes de toute l'humanité. J'ai vu couler le sang, je l'ai vu désaltérer la terre. Entends-moi bien et souviens-toi, la plus innocente de ces victimes était encore un grand coupable ».

Il n'avait pas lu de Maistre. Il en était resté à Rousseau, et depuis ces temps lointains, il vivait en ermite replié sur lui-même et creusant ses pensées. L'ancien curé patriote aboutissait à la même conclusion que le gentilhomme philosophe.

Il faisait ainsi souvent appel à l'histoire du pays qu'il connaissait fort bien, soit par les légendes, soit par les livres ; c'était la tradition de quelques membres du clergé au XVIIIe siècle. Il y cherchait surtout, comme les gens de son siècle, des enseignements moraux. Mais Georges se passionnait pour les personnages, et ce Brunon, notamment, son noble compatriote, faisait bouillir son ardente imagination. Il se le représentait plus volontiers sous les traits de Brunon de Dagsbourg que sous ceux de Léon IX et, quand il reçut la confirmation des mains de l'évêque de Nancy, successeur de Brunon et de l'évêque de Toul, il fallut l'autorité du vieux curé pour lui faire substituer le nom de Léon à celui de Brunon.

On s'étonnerait à bon droit si, nourri de telles instructions, le petit Georges n'était pas devenu enthousiaste du sacerdoce. Enfin, après avoir bien tergiversé, car cela lui semblait grande audace, il demanda à son ami s'il ne pourrait entrer au séminaire. Le vieillard répondit sans hésitation un « non » tout sec. Puis, voyant l'enfant tout déconcerté, il lui posa amicalement la main sur la tête.

« Que tu sois prêtre, mon Georges, c'est mon plus cher désir. Tu as été assez malheureux pour faire un bon prêtre ; mais il ne suffit pas d'être bon, d'être pieux et d'être honnête, il faut surtout être bien sûr de ne pas regretter le monde, de ne pas maudire son sacrifice. Si tu entres au séminaire, tu n'hésiteras pas ; tu prononceras tes vœux sans avoir entrevu le monde ; entraîné par l'usage des exercices quotidiens, tu te croiras la force des apôtres. Ils sont rares les hommes de la race de Lévi ; il ne suffit pas d'être honnête et intègre. Si parmi les schismatiques - c'est ainsi qu'il appelait toujours les prêtres constitutionnels -, il y avait quelques coquins, la plupart pourtant étaient honnêtes. Qui fut plus intègre que mon grand Henry - c'était Grégoire -. Mais ce n'étaient pas des prêtres. Ils ne possédaient pas l'esprit de soumission et d'obéissance. Nous sommes la milice sacrée, c'est dans nos rangs qu'on prend les guides des légions fidèles. Qui nous suivra si nous n'obéissons ? »

Cette conversation rendit le prêtre songeur ; il ne pouvait penser à continuer plus longtemps l'éducation de Georges. Il fit un grand sacrifice, il s'en sépara et l'envoya au collège de Nancy. Il y avait conservé un vieil ami, prêtre habitué de Saint-Epvre ; il lui confia Georges. Le jeune homme avait pu entrer de plain-pied en rhétorique, car le vieux curé avait fait de solides études. Aux vacances, Georges de retour à Dabo, vit son plaisir troublé par

l'inquiétude. Son vieil ami sentait la fin prochaine et ne le dissimulait pas. Il se préparait au départ sans regret.

« Mon seul chagrin sera de te quitter, mon Georges, avant de te voir établi et sûr de ta voie. Mais je savais bien en t'ouvrant mon cœur que c'était pour peu d'années. Merci, mon enfant, du bonheur que tu m'as donné ».

Et après un silence, dominé par le sujet de ses préoccupations : « Après le sacerdoce, quelle mission te séduirait le plus ? » Car il n'admettait pas que son Georges put être déterminé dans le choix d'une carrière par autre chose qu'une mission.

- Le professorat, répondit le jeune homme.

- Bien, dit le prêtre, c'est aussi un sacerdoce. Promets-moi donc une chose. Dirige désormais ta vie et tes études dans ce sens. A vingt-cinq ans seulement, quand tu auras goûté la vie, si tu es resté pur jusque-là, sonde tes reins et suis la voie où Dieu t'appelle.

- Je vous le promets.

Les vacances se terminèrent pourtant sans deuil, et Georges entra en philosophie. Il surprit son maître par la façon aisée dont il pénétra cette science nouvelle. C'est qu'elle n'était pas nouvelle pour lui. Le vieux curé avait bien calculé ; ses divagations, enfouies au cerveau de l'enfant, renaissaient évoquées par la parole du maître. Et celui-ci s'étonnait de retrouver à chaque détour de la route, dans cet esprit d'enfant, les doctrines du XVIII^e siècle et la philosophie des Pères et des Docteurs, jetées dans un mélange encore incohérent.

Le malheur suspendu ne tarda pas plus longtemps. En rentrant du collège, un soir, Georges trouva son vieil hôte en pleurs. Le vieux pasteur de Dabo s'était éteint, il avait fait un dernier sacrifice et avait causé, volontairement, à son cher enfant un premier chagrin, en refusant de l'appeler près de lui, par crainte de troubler ses études. Le vieux lui remit une lettre griffonnée d'une main débile. Elle ne contenait que quelques lignes :

« Je te laisse, mon Georges, le bien des pauvres. C'était aux pauvres qu'Henry le destinait en me le donnant. Tu es pauvre toi-même, je n'ai pas de scrupule. Mais souviens-toi, quand tu seras à l'abri du besoin, de rendre à tes frères le dépôt que je te commets. Adieu, mon enfant bien-aimé. Bientôt je vais m'agenouiller au pied du Très-Haut et le supplier de te secourir dans tes épreuves ».

Cet événement, bien qu'il ne fût pas imprévu, atterra Georges. Il en fut si bouleversé que son professeur de philosophie s'en aperçut et l'interrogea. Le jeune homme fut touché de cette marque d'intérêt et, de question en question, raconta, à travers ses larmes, toute sa vie à son maître. Le professeur, qui s'expliquait enfin la nature de son élève, s'intéressa plus vivement à lui.

« Je n'ai pas la prétention, lui dit-il, de remplacer celui que vous venez de perdre, mais, à votre âge, on a souvent besoin d'un conseil. Que comptez-vous faire ?

- Pour l'instant, je voudrais devenir professeur.

- Vous avez, je crois, tout ce qu'il faut pour cela. Vous devriez, l'an prochain, aller à Paris et vous préparer à l'École Normale. Je me fais fort de vous obtenir une bourse au collège Louis-le-Grand.

- C'est que, interrompit Georges confus, je ne compte pas rester dans l'Université.

- Que voulez-vous donc faire ?

- Je veux être prêtre.

Et il expliqua quelle promesse il avait faite à son bienfaiteur.

- Ne vous tourmentez pas pour si peu, reprit le professeur, en faisant entrer dans les rangs du clergé un universitaire vous aurez bien payé votre dette à l'*Alma parens*.

- C'est que...

- Quoi donc encore ? Voudriez-vous aussi quitter le sacerdoce ?

- Non pas, mais mon bienfaiteur m'a laissé quelque argent et l'idée de demander une bourse...

- Faites taire vos scrupules. Les bienfaits de l'État ne sont pas une charité, mais un placement social ; ils ne sont pas dus au plus pauvre mais au plus digne. Ce levain, que vous a laissé votre ami, vous en aurez besoin plus tard, après votre ordination, soit que vous acceptiez une paroisse, où vous aurez des malheureux à secourir, soit, ce qui me semble plus probable, que vous vous donniez aux études sacrées. Donc, ayez confiance en moi et laissez-vous conduire.

Et tout se passa comme il avait dit. Georges alla à Paris, entra à l'École Normale, fut agrégé de philosophie, enseigna quelque temps en province et, à vingt-cinq ans, revint à Paris, donna sa démission et entra à Saint-Sulpice. Il tint absolument, malgré les objurgations de son ancien professeur et la résistance du directeur de l'École, à verser le montant de ses trois ans d'école, puisqu'il rompait l'engagement décennal qu'il avait contracté.

Ordonné prêtre, ainsi que l'avait prévu son professeur et ainsi qu'il le lui avait encore conseillé, l'abbé Pierson n'accepta pas de cure et approfondit ses études théologiques, tout en étudiant l'hébreu au Collège de France. Les petites rentes laissées par le bon vieux curé de Dabo, grossies du produit de quelques leçons et de quelques préceptorats fournissaient amplement aux nécessités de ses études ; car, pour lui, d'une sobriété naturelle qu'il exagérait encore par ascétisme, il vivait de rien. Enfin il avait

atteint le comble de ses vœux quand il avait été nommé professeur à la Faculté de Théologie. Il y prit place parmi les libéraux, c'est-à-dire parmi ces prêtres qui estiment que la religion n'a rien à gagner à entrer en lutte contre les vérités bien établies de la science, et qu'en sauvegardant précieusement l'esprit chrétien, qui reste l'arche de salut pour la société, le catholicisme n'a pas mission de défendre des institutions surannées ou une organisation sociale vermoulue. « Dieu, disait-il souvent, est le grand créateur et le grand ordonnateur de toutes choses ; il a créé les mondes ; il a ordonné les sociétés et les institutions ; toutes se transforment. Aurait-il, contre lui-même et contre sa propre volonté, exempté son église des lois de la vie, dont il est la source ? »

Il avait toutefois soigneusement, cultivé en lui cette qualité que son vieil ami lui avait signalée comme la qualité sacerdotale par excellence : la soumission. Déjà, des luttes ardentes avaient soulevées par la question de l'infaillibilité pontificale, dont Pie IX devait quelques années plus tard obtenir la proclamation ; l'abbé Pierson s'était complètement abstenu de prendre position ; et comme l'on s'en étonnait, il répondait :

« C'est une pure question de forme entre le pape et les conciles. Il m'est au moins aussi facile de croire que l'esprit divin se repose sur un seul homme que sur une assemblée nombreuse ; et je n'ai certes pas plus de scrupules à courber mon intelligence devant une intelligence éclairée du feu divin, que devant la stupide loi des majorités. Car il reste toujours ce doute sur les opinions d'un concile, si l'on se place au point de vue humain : si Dieu a éclairé la majorité ou la minorité ? S'il a éclairé la majorité pour faire triompher sa vérité, pourquoi s'est-il arrêté en chemin et n'a-t-il pas communiqué l'éclat de sa lumière à l'unanimité ? »

Et l'abbé Pierson continua à se soumettre aux décisions du pape, tout comme à celles des conciles. Mais, en dehors des points de foi, sur lesquels le pape a dogmatiquement prononcé du haut de la chaire de Saint-Pierre, il reste un monde de questions réservées à l'arbitraire des consciences des prélats et des fidèles. Sur tous ces points, qui ne sont pas de foi, le libéralisme de l'abbé Pierson n'avait cessé de se donner carrière. C'était donc bien tout l'opposé de feu Mgr de Floranges, et les fidèles du prélat défunt pouvaient à bon droit s'inquiéter. Ses premières démarches ne tardèrent pas à justifier cette méfiance à leurs yeux. Tout d'abord, sa prédication ne tint pas autre chose que ce qu'avait promis sa première allocution. Mgr Pierson n'aimait pas l'éloquence ; il estimait que la parole de Dieu, annoncée par ses ministres, n'a que faire de vains ornements ; surprendre les cœurs par les artifices de la tribune lui semblait indigne de la chaire. Il faisait peu de cas des prédicateurs qui arrachent des larmes à leurs auditeurs. « La lumière, disait-il, est joyeuse, et l'âme qui l'aperçoit doit s'épanouir ». Il était resté professeur et il le savait : « L'éducation des âmes chrétiennes n'est-elle pas le plus auguste des enseignements ? » Ses sermons, merveilles de dialectique, de raisonnement et de langue, dans leur correction précise et élégante, n'étaient pas compris et semblaient froids. Ils ne faisaient appel qu'à l'intelligence ; ils ne s'adressaient jamais aux femmes. De là, dans cette catégorie de fidèles, une vive irritation contre le prélat. Il s'était refusé à leur prêcher une retraite, tandis qu'il en avait prêché plusieurs aux hommes.

Dans une circonstance pourtant, il s'était décidé à s'adresser à elles ; c'était dans l'espoir de corriger un des abus qui l'avaient le plus vivement frappé dès son arrivée dans le diocèse. Il était à peine installé que plusieurs pénitentes (non pas celles de son prédécesseur, qui, fidèles à Mgr de Floranges, voulaient d'abord voir venir le nouvel évêque), de peur de galvauder leur âme, étaient venues le supplier de les diriger. Il s'y était refusé avec sa froideur et sa fermeté ordinaires ; enfin, comme plusieurs étaient revenues à la charge, il monta en chaire et prêcha à la fois contre l'abus de la direction et les dangers de la fréquente communion. Il écrasa de son mépris « ces âmes faibles incapables de trouver en elles-mêmes un guide pour les conduire dans la voie du bien, ces âmes qui font honte à leur créateur en l'accusant de n'avoir mis en elles que malice et que faiblesse, qui font à Dieu l'hommage d'un temple de carton. Croyez-vous, mes sœurs, augmenter le nombre de vos mérites ? Vous voulez jeter au jour de votre jugement de faux poids dans la balance ; pensez-vous tromper le Dieu de lumière et de vérité ? Il les démêlera vite, ces œuvres qui ne sont pas les vôtres, où votre volonté n'a pas de part. Et il dira : « J'aimais la fumée du sacrifice d' Abel, qui s'élevait directement vers moi ; que sont ces hommages qui montent à moi par des voies obliques », et, d'un souffle, il dissipera ces menteuses fumées. Mais que dira-t-il de celles qui vont chercher au tribunal de la pénitence moins son pardon que le plaisir, plaisir multiple, plaisir divers, plaisir dépravé, qui manifeste la corruption d'une âme qui a renoncé à se juger, à se conduire. C'est, pour l'une, le sentiment délicieusement troublant de se trouver en face d'un Dieu bon toujours prêt à pardonner. Prenez garde, mes sœurs, s'il est bon, il est juste avant tout, parce qu'il est la vérité ; et le pharisaïsme le plus raffiné ne le saurait tromper. Une autre y vient chercher la satisfaction d'elle-même. Elle achète à bon marché pour quelques prières, que la malheureuse ne sait pas dire, parce qu'elle ne les peut comprendre, pour quelques bonnes œuvres, qu'elle ne sanctifie pas puisqu'elles ne viennent pas d'elles, le repos de la conscience. Honteux commerce, simonie infâme dont on lui demandera un compte sévère. Une autre, je rougis de le dire, vient satisfaire son monstrueux orgueil, et commet chaque fois qu'elle s'agenouille au saint tribunal le plus odieux des sacrilèges. Rompez, mes sœurs, pour le salut de vos âmes, avec ces menteuses pratiques ; cherchez votre force en vous-mêmes, laissez-vous diriger par Dieu lui-même, appelez-le dans votre cœur ; en y descendant, il illuminera votre âme ; il dissipera les ténèbres de la conscience étroite. Appelez-le par la prière, non pas par cette prière que murmurent les lèvres, que l'esprit ne comprend pas et qui rappellerait les formules magiques et les incantations des païens, mais par l'élévation de vos âmes vers lui, par les méditations sur nos saintes prières, par l'examen de votre conscience. Faites-le vous-mêmes cet examen, ne le faites point faire pour vous, si vous voulez en retirer quelque fruit. Ne vous dites pas entre vous, en parlant d'un prêtre, comme vous parleriez d'un praticien : il interroge bien, il rend la confession facile. Ce n'est pas le prêtre qui vous interroge, ce n'est pas le prêtre qui vous juge, c'est Dieu. Et si ses questions, mal dirigées ne purifient pas complètement votre cœur, ce n'est pas le prêtre, mais vous, qui en répondrez. C'est Dieu qui vous juge, répondez au juge. N'allez pas croire surtout que parce que le prêtre a prononcé sur vous les paroles sacrées, vous êtes absoutes au tribunal de Dieu. Le prêtre vous absout en son âme et conscience ; il entend vos paroles, il ne voit pas votre cœur ; si votre cœur est faux, si votre repentir n'est pas sincère, s'il n'est pas suffisant, Dieu casse la sentence du juge

terrestre et vous charge d'un nouveau sacrilège. N'allez donc point si légères à la sainte Table, vous, mes sœurs, dont la conscience timorée a besoin d'être toujours tenue en lisières ; vous qui tremblez toujours, ne soyez point si rassurées quand il s'agit d'accomplir l'acte le plus saint et le plus terrible. N'en abusez pas de ce mystère ; les Pères, depuis longtemps, ont signalé le danger ; n'y tombez pas, C'est à vous une bien grande présomption, vraiment, de croire que vous pouvez ainsi vous approcher de Dieu à tout propos. Vous vous familiarisez avec Dieu, mes sœurs ! Quelques-unes - pardonnez-moi des expressions vulgaires et, par là, jugez votre conduite - s'invitent chez lui comme chez un ami ; d'autres ont leur couvert mis toutes les quinzaines ou toutes les semaines. Eh quoi ! il est défendu d'invoquer en vain le nom de Dieu, et vous osez, en vain, vous nourrir de sa chair. C'est un vin généreux, mes sœurs, que le sang de Dieu ; vous sentez-vous la force des Lévites pour le supporter ? Vous croyez peut-être vous rapprocher du prêtre en agissant ainsi ; cette seule prétention est une offense à Dieu et à son sacerdoce. Mais pensez-vous vraiment votre âme assez forte pour résister à l'effet dégradant de l'habitude ? Vous jugez-vous assez de ressources dans l'esprit pour faire renaître, à chaque fois aussi vifs, les sentiments qui doivent vous animer quand vous recevez votre Dieu ? Les prêtres sont doués de ce pouvoir ; mais c'est Dieu qui le leur a donné directement par la vertu de sa sainte ordination. Vous voulez vous réconcilier ? Quelles pécheresses êtes-vous donc, qui retombez sans cesse en vos erreurs, et ne pouvez garder plus de huit jours la grâce du sacrement le plus auguste et de la miséricorde la plus infatigable. Prenez garde, mes sœurs, que celui que vous offensez si souvent ne s'indigne de tant de rechutes, et que bientôt ce ne soit lui qui se lasse de vos vaines réconciliations ! Et il descendit sur cette menace.

Ce sermon ne découragea pas les femmes de se faire diriger et de communier fréquemment, mais il leur fit prendre en grippe le nouvel évêque. Entre elles, elles appelaient sa froideur et sa sévérité mauvaise éducation. Ni né, ni élevé : tel fut leur jugement sur le prélat. Devant les étrangers, elles étaient plus réservées. Le mérite de Mgr Pierson était tellement reconnu en France qu'elles n'osaient aller à l'encontre. Elles exaltaient donc ses grandes qualités d'esprit, mais elles ajoutaient : « C'est dommage que nous n'en puissions pas profiter ; il est si sévère, il se préoccupe si peu de nous ». Et elles se plaignaient avec une résignation affectée, dont elles se vengeaient dans le particulier, de son mépris pour elles. Ne formaient-elles donc pas la majorité dans l'église ? N'étaient-elles pas la fraction la plus dévouée du catholicisme ? Les hommes avaient-ils leur foi, étaient ils capables de s'imposer tous les sacrifices et tous les travaux qu'elles acceptaient avec bonheur ?

Elles mettaient là précisément le doigt sur la plaie secrète. Mgr Pierson était humilié qu'on pût prétendre que le catholicisme fût une religion de femmes. D'une part, il croyait la doctrine catholique assez haute et assez large pour s'ouvrir aux plus grands esprits ; d'autre part, il redoutait l'immixtion des femmes dans la direction de l'Église. Déjà leur esprit basement matérialiste avait amené à multiplier les petites pratiques et transformé le culte. Jusqu'ici, toutefois, elles n'avaient été admises dans le sanctuaire qu'à titre d'auxiliaires ; mais il voyait ces auxiliaires envahissants se glisser partout, donner des conseils et souffler partout leur esprit de fanatisme et d'intrigue. Esprit libéral, il avait, en tant que

théologien, entretenu quelques relations avec les protestants, et il avait pu apprécier par lui-même les désastreux effets de l'ingérence des femmes dans la conduite des paroisses et des églises. Or, il voyait, avec désespoir, cette contagion gagner le corps catholique.

Ce n'étaient pas seulement les femmes qui violaient et profanaient le temple : c'étaient les laïcs. Ils osaient élever la voix et parler en maîtres. Leur respect n'était plus qu'extérieur ; ils se permettaient de juger les prêtres. Et l'esprit très élevé de l'évêque, nourri dans la vénération du sacerdoce, séduit tout particulièrement dans le catholicisme par ses allures d'aristocratie intellectuelle, en était douloureusement affecté. Certes, il savait mieux que personne que l'organisation de la primitive Église était démocratique ; mais c'était aussi à ses yeux la gloire de l'Église catholique de s'être transformée selon les nécessités des siècles. Son rôle avait changé. Tant que la doctrine naissante avait été simple, tant que les Églises avaient été constituées par de petits groupes isolés et persécutés, dont tous les membres se connaissaient, qui administraient eux-mêmes leurs intérêts matériels, l'organisation démocratique s'imposait. Mais à mesure que, son rôle grandissant, l'Église était devenue universelle, qu'elle s'était instituée l'éducatrice des peuples et des rois, sa constitution avait dû se transformer, et le prêtre, intermédiaire de l'Esprit saint, avait dû parler seul, du haut de la chaire, aux fidèles qui réclamaient son conseil et son appui. Cette attitude s'imposait d'une façon impérieuse en nos jours où l'Église, violemment dépossédée, peut-être par un décret providentiel, de tout rôle temporel, était réduite, par la force des choses, à s'attacher plus étroitement que jamais à ses devoirs spirituels envers les âmes. Il était donc grand partisan du régime moderne de l'Église, qui assure aux prêtres le pain quotidien et leur permet de remplir leurs devoirs, sans les exposer aux tentations d'accroître leurs biens ou les assujettir à la nécessité de les administrer. Mais voilà que le bénéfice de cette bienfaisante organisation était perdu. L'Église, descendue dans l'arène des intérêts temporels, avait fait appel aux laïcs, alliance avec les partis politiques, demandé des secours, lié son sort à celui de ses alliés, et soumis ses décisions à celles de ses bailleurs de fonds. En repoussant avec horreur la séparation de l'Église et de l'État, elle en avait accepté, le cœur léger, les pires inconvénients, et institué dans les paroisses et les diocèses des consistoires officieux et des synodes déguisés. L'évêque en était désolé : « Les laïcs, disait-il, font du protestantisme sans le savoir ».

C'est contre ces abus qu'il voulait réagir, et il repoussait, en même temps que les femmes, les conservateurs qui portent dans la politique et la religion le même esprit que les femmes. Certes, ce n'était ni un révolté, ni un gallican. Non seulement il était, on l'a vu, soumis à l'infaillibilité pontificale, mais il était encore partisan résolu du pouvoir temporel du pape, réduit, comme il l'était encore, à Rome et aux Romagnes. Car s'il réprouvait l'ingérence de l'Église dans les intérêts temporels, il croyait nécessaire à la bonne direction du catholicisme que le chef souverain de ce corps, répandu sur toute la surface du globe, fût absolument libre de tout lien et agît dans la plénitude de son indépendance. Français, il eût souffert que le chef de la catholicité fût, en fait, un sujet du roi d'Italie. Il n'était pas, non plus, partisan des nouvelles tendances du gouvernement impérial, devenu prisonnier des libéraux hostiles à l'Église ; mais il était d'avis de souffrir en silence et d'implorer l'aide de Dieu. Il n'était pas de ceux qui

espéraient faire sortir le bien de l'excès du mal. Il ne pensait pas que la provocation pût amener l'apaisement.

Il prêcha donc et pratiqua lui-même la conciliation. Il savait que c'était le moyen de ne contenter personne, mais c'était son devoir, et il fut sévère particulièrement pour les fidèles qui méprisaient la voix de leur pasteur. Il ne pouvait désavouer toutes les œuvres catholiques de combat dont le prétexte était louable en soi, mais il montra qu'il ne s'y intéresserait que du jour où elles auraient changé de caractère. Il manifesta un vif intérêt pour le collège universitaire ; il le visita pour y donner la confirmation, et, devant les professeurs et les élèves, il s'honora d'être un fils de l'Université ; il appela les professeurs ses chers collègues ; il exalta les sentiments d'honnêteté et de désintéressement qui font l'honneur de ce grand corps. Et il termina par ces paroles : « Mais il ne suffit pas, Messieurs, de faire de vos élèves des esprits cultivés et honnêtes, il faut en faire des chrétiens. On accuse l'Université d'être hostile au christianisme ; si cela était, elle ne mériterait pas les éloges que j'avais plaisir à lui adresser. Mais cela n'est pas ; elle sait faire d'aussi bons chrétiens que d'autres ; j'en ai rencontré dans ses rangs plus d'un que je citerais comme modèle. Ce qu'elle produit dans tous les cas (ou elle serait bien dégénérée), ce sont les esprits respectueux de la liberté et des croyances d'autrui. Il faut continuer cette noble tradition, Messieurs, car, de ces esprits-là l'État en a autant besoin que l'Église ».

Il visitait aussi souvent le collège ecclésiastique, et il montrait en ces visites une sévérité que le parti taxait injustement d'animosité. « Noblesse oblige, disait-il souvent dans ces inspections ; si vous ne surpassez vos émules en instruction et en désintéressement, vous déshonorez l'étendard de Jésus-Christ que vous avez arboré ».

L'œuvre entreprise était délicate. Il fallait avant tout réformer les membres du clergé, leur apprendre à respecter en eux le caractère sacerdotal, leur faire comprendre qu'un prêtre était trop haut placé pour être atteint par de mesquines vexations où par des injures grossières, qu'il s'abaisse en les remarquant, qu'il se dégrade en les relevant ; il fallut leur inculquer le sentiment de leur dignité ; leur faire sentir que tous les paroissiens avaient droit aux mêmes égards de la part de leur pasteur ; les retenir de se mettre au service de certaines influences, que Mgr de Floranges leur recommandait de ménager ; les détourner de céder au plaisir des invitations au château ; leur rappeler qu'un curé n'est point un abbé de cour et ne doit à ses paroissiens que des visites spirituelles ou charitables. Ce changement de front ne fut pas accepté par tous de bon gré. Il y avait dans ce clergé quelques paysans violents et sensuels qui ne pouvaient réfréner leurs colères ni leurs appétits. Monseigneur dut sévir. Deux ou trois fois des plaintes du préfet furent suivies sans délai d'une disgrâce épiscopale. Le parti se rongeaient les poings, disait, tout haut, qu'il était bien fâcheux qu'un si savant théologien ne sût pas administrer, et, tout bas, que l'évêque était un rouge. Le prélat n'en avait cure et continuait son œuvre, Les curés le redoutaient presque autant que M. de Floranges, bien que leur sévérité à tous deux ne fût pas de même nature. M. de Floranges avait des brutalités et des violences qui faisaient trembler les pauvres curés. Mgr Pierson, toujours taciturne, les interrogeait, écoutait leurs explications sans un mot et, souvent sans répondre, perçant de ses yeux noirs jusqu'à leur

conscience, il les renvoyait troublés, malades et soumis pour quelque temps. Il ne se laissait jamais aller aux accès d'expansion de M. de Floranges, satisfait d'une conduite violente. Il disait toujours : « Monsieur le curé », et jamais « Mon cher curé ». Il lâchait des paroles brusques qui démontaient. Un jour, un brave curé, en lui donnant des explications, s'embrouillait dans les formules de respect nécessaires vis-à-vis de Sa Grandeur ; le pauvre homme n'avait pas l'habitude de parler à la troisième personne. « Ma Grandeur allonge votre discours, dit brusquement l'évêque, mettez la de côté ». Mais il avait, en revanche, ce que n'avait jamais eu le gentilhomme (qui ne connaissait pas les malheureux), un souci du bien-être de ses prêtres et une charité inépuisables. Bien souvent un vieux curé malade, qui n'avait rien osé demander, recevait de l'évêché un secours et l'invitation d'aller aux eaux. La caisse de l'évêché et la maigre cassette de Monseigneur, impitoyablement fermées aux œuvres de combat ou de dévotion étroite, comme aux projets d'embellissement sans goût, restait toujours ouverte aux demandes de secours, et le curé embarrassé de soutenir une infortune pouvait s'adresser à Monseigneur, sans jamais craindre d'être repoussé.

Aussi, malgré la force des faiblesses humaines, Mgr Pierson aurait fini par réussir auprès du clergé très dévoué, très sincère et foncièrement honnête de son diocèse, si celui-ci n'avait été appuyé et encouragé à la résistance par les laïques. M. de Floranges avait bien raison de redouter la puissance de l'organisation. Car celle qu'il avait fondée allait servir (résultat dont l'orgueilleux mais sincère et religieux prélat eût été le premier désolé) à appuyer la révolte du clergé et des fidèles contre leur pasteur.

Elle couvait sourdement, cette révolte, depuis l'arrivée de Mgr Pierson, et toute sa conduite avait contribué à entretenir le feu caché. Une retraite prêchée pour les ouvriers la fit éclater au grand jour. Le seul fait de réserver à la canaille une faveur, qu'avaient en vain réclamée les femmes comme il faut, était déjà un scandale. Les termes et l'esprit dans lesquels furent conçues ces instructions consommèrent la rupture. Il ne s'agissait plus d'embrigadement dans des associations politiques. Sans doute, c'était encore l'appel à la résignation, à la patience. Mais l'évêque avait renoncé aux vieux clichés. Si la misère était d'institution divine, c'est que Dieu, respectueux de la liberté humaine, son œuvre, avait laissé l'homme organiser la société à son gré, et que la force et la violence avaient seules présidé à cette organisation. Et c'est cette organisation injuste et odieuse que l'on mettrait sous la sauvegarde divine ? Cette seule proposition était un blasphème. Et c'était, au contraire, faire œuvre pie que de travailler à réformer la société sur un plan plus conforme à la justice suprême. Comment y arriver ? Les mauvais riches sont plus nombreux qu'on ne pense. Et, avec l'énergie pénétrante du moraliste chrétien, il faisait la critique de la charité mondaine, espèce de rachat, bien vite payé, d'une complicité qu'on n'esquive pas ainsi. Il ajoutait, il est vrai, et développait longuement que, d'autre part, les sentiments de haine, nourris contre une partie de la société, étaient plus coupables encore, que la violence ne menait à rien, que des représailles ne feraient qu'éterniser la lutte fratricide qui affligeait le cœur paternel de Dieu ; qu'il n'existait pas de classes ennemies, mais seulement une grande famille dont tous les membres étaient frères en Jésus-Christ, et qu'un accord fraternel pouvait seul mettre fin aux souffrances des déshérités ; que c'était à eux à le mériter, à réagir

contre les suggestions de la misère, cette mauvaise conseillère. Il concluait enfin que la solution du cruel problème social était dans le retour des uns et des autres à l'idéal chrétien. On ne voulut plus rien entendre ; on ne sut pas ou on ne voulut pas saisir l'ordonnance de cette démonstration dialectique, dressée pour aboutir au relèvement de la morale chrétienne.

L'évêque fut définitivement avéré pour un rouge. Le divorce fut consommé entre le pasteur et son église ; on fit le vide autour du prélat. Par convenance, quand on parlait devant des gens suspects, on disait bien Mgr Pierson ; mais c'était un souvenir qui gouvernait encore le diocèse, et, si l'on disait Monseigneur tout court, cette appellation demi-respectueuse, demi-affectueuse, désignait un mort, M. de Floranges. Quant au chef du diocèse, en rappelant qu'il avait été élevé par un ami de Grégoire, entre quatre yeux, on l'appelait ignominieusement Mgr *Ça ira*.

Publié dans l'*Annuaire général des Vosges*, 1890,
par Léon LOUIS,
p. 14-41.